

135 LE SOCIAL.

L'économique et le politique n'absorbent pas tout. Entre eux est la zone du social : ce qui échappe à la puissance de l'argent, à la sanction du droit. Zone mal définie en laquelle au temps de l'individualisme libéral passait tout ce qui était de caractère humain, le broyé par la loi du plus fort sans pitié, devait demeurer le propre de l'économie. Aujourd'hui le social est en voie d'absorber l'économique (socialisme). Par un renversement de position, l'homme d'abord, le profit ou la contrainte de l'Etat ensuite seulement.

La vie sociale, le « social » peut s'entendre dans deux sens : 1° l'un très large et synonyme alors de la société; 2° l'autre sens, étroit, s'opposait à ce qui est strictement l'économique et le politique. La catégorie du social est intervenue dans la pensée scientifique et dans la pensée publique le jour où l'on reconnut l'injustice des forces publiques et économiques et où l'on posa « la question sociale ». Elle concerne essentiellement la justice, la répartition, le classement, la révolution.

PROBLEME SOCIAL.

Devant le problème social, la misère et la pauvreté, le bien-être et le luxe, il y a diverses attitudes de l'esprit, du cœur et de la volonté.

1° *La Science.* — On dit: la science fera tout; développons la science et laissons-la faire.

2° *La Religion.* — On dit : elle est le bien suprême. Elle apporte la consolation et la résignation à des maux supérieurs à tout ce qui pourrait être tenté pour les vaincre.

3° *Les Œuvres.* — On dit : Agissons. Qu'à côté de la Foi et du savoir, il y ait des œuvres simples, sans liaison organique ou systématique, mais multiples, généreuses. La charité fera ce que ne sauront faire les autres forces.

4° *La Politique.* — On dit : les partis politiques transformeront la condition des malheureux; qu'il leur soit donné appui et vote.

5° *L'Indifférence.* — On dit: Rien à faire. La vie est chaos; à chacun de s'en tirer au mieux.

6° *La Révolte.* — On dit : Tout est mauvais, la réforme exigerait un temps infini; chambardons tout, faisons tout sauter : des ruines surgira une nouvelle société moins absurde et moins injuste.

LE TRAVAIL.

Le travail est l'exercice des facultés humaines appliqué à la production. Tout travail implique une certaine peine et, par suite, n'est entrepris que sous l'impulsion d'une force supérieure (contrainte, intérêt). Le travail suppose également une certaine durée : d'où la nécessité, pour celui qui s'y livre, d'avances (capitales) ou d'une rémunération immédiate (salaires). Le travail s'analyse en un effort musculaire, dirigé par l'intelligence, il ne crée point la matière, il ne peut que la déplacer, soit qu'il change de place les éléments constitutifs d'un objet et qu'ainsi il le transforme, soit qu'il se borne à changer de place l'objet lui-même. C'est par ces déplacements qu'il rend les choses propres à satisfaire les besoins humains, qu'il leur confère l'utilité. Aussi les économistes appellent-ils (« productif ») non seulement le travail agricole comme les physiocrates, mais aussi le travail manufacturier; avec A. Smith et J.-B. Say, le travail de trans-

port et le travail commercial. Le travail s'exerce suivant différents modes : intellectuel, il comprend l'invention qui consiste à trouver les moyens pratiques de faire servir la matière à nos fins, et la direction, dont l'importance est extrême dans l'organisation collective du travail; manuel, le travail exige dextérité ou vigueur et varie beaucoup de production sous l'action des causes ethnographiques, économiques et morales (infériorité du travail servile); mécanique, il s'accomplit au moyen d'outils qui secondent les muscles de l'homme, ou au moyen de machines actionnées par des forces motrices inorganiques; ce genre de travail caractérise la fabrication moderne.

Entre 1920 et 1929, les Etats-Unis ont augmenté leur production de 36 %, alors que pendant la même période le nombre des ouvriers occupés dans les usines a haussé <b 9 %.

Dans le domaine de la fonte, aux Etats-Unis, un ouvrier peut produire en une heure la quantité qu'on produisait en 650 heures il y a 50 ans. Dans son total, la production n'a augmenté que 23 fois.

Dans certaines industries, de 1929 à 1932, le progrès technique a pratiquement éliminé le travail humain. On a bâti à New Jersey une fabrique de coton qui fonctionne pendant 24 heures sans intervention de l'homme.

On a calculé dès 1932 que, si les usines américaines reprenaient leur activité maxima de 1929, sur les 12 millions de chômeurs (qui constituent 1/4 de la population ouvrière), 6 millions seulement pourraient avoir du travail.

LA GLORIFICATION DU TRAVAIL.

Travail, toi qui redresses celui qui est courbé, qui consoles l'affligé, qui orientes vers la voie de la vertu celui qui s'égare, toi, consolation des faibles, salut du pauvre et force du fort; toi, remède de ceux qui tombent, bâton de ceux qui vacillent et baume de ceux qui se vouent au bien, toi qui a été l'éducateur de toute

l'Humanité et qui l'as sortie de la Barbarie, tu exerceras sur la matière tendre de la génération qui grandit, ta puissance incomparable qui cultive et élève; par toi s'épanouira une jeunesse plus belle et meilleure pour sa joie et sa bénédiction, comme pour la joie et la bénédiction du monde !

Robert Seidel, le praticien de *YArheitschule*.

O ce travail farouche, âpre, tenace, austère, Sur les plaines, parmi les mers, au cœur des monts Serrant ses nœuds partout et rivant ses chaînons De l'un à l'autre bout des pays de la terre ! O ces gestes hardis, dans l'ombre ou la clarté, Ces bras toujours ardents et ces mains jamais lasses, Ces bras, ces mains unis à travers les espaces, Pour imprimer quand même à l'univers dompté La marque de l'étreinte et de la force humaine Et récréer les monts et les mers et les plaines D'après une autre volonté.

Emile Verhaeren.

EVOLUTION DES IDEES SOCIALES SUR LE TRAVAIL.

\. *Antiquité*. — a) Le travail manuel est considéré comme une déchéance (dans la genèse, le travail, conséquence de la faute), tenu pour servile et indigne de l'homme supérieur (esclavage); Otium [loisir] des hommes libres, b) La considération est réservée à certaines espèces d'occupation qui souvent sont à peine un travail (guerre, conquête, etc.).

2. *Hier et aujourd'hui*. — Différence d'estime envers certains genres de travaux (préjugé contre le commerce) dédain des fortunes terriennes traditionnel pour les fortunes commerciales.

3. *Demain*. — La noblesse du travail, de tout travail. La considération du travail comme l'idéal humain, comme l'élément fécond et estimable entre tout de la vie sociale.

Avec des crises passagères de recul, il y eut donc

ascension continue et effective de la classe ouvrière. L'esclavage antique, le servage féodal, le travail corporatif, le trade unionisme et le syndicat contemporain en constituent les étapes. L'organisation du travail varie infiniment suivant les époques et les lieux. Dans les sociétés anciennes, le travail est réglementé par voie d'autorité, qu'il soit imposé aux esclaves ou réparti d'après le système des castes ou des corporations. La Révolution française proclama le droit de chacun à choisir ses occupations, la liberté du travail (loi du 17 mars 1791), et ce principe devint celui des Etats civilisés. Contraint ou libre, le travail revêt dans toutes les sociétés une forme collective, fondée sur l'association et la division des tâches.

L'activité économique a été longtemps méprisée. Les philosophes grecs jugeaient l'artisan indigne d'être citoyen. Malgré les préjugés persistants (supériorité des carrières libérales, infériorité du travail manuel), le travail tend à être de plus en plus honoré. Au XIX^e siècle, le capitalisme naissant a connu et toléré d'effroyables souffrances. Mais au début du XX^e siècle, on voit la misère s'atténuer, le « standard of life » des prolétaires se relever et une incontestable amélioration se produire dans la condition des classes laborieuses. Le mouvement s'accroît après la guerre jusqu'à ce qu'il aboutisse à la crise et au chômage.

Le but du travail en fonction du but de ses activités, partant de la vie, est : 1° pour le libéralisme: le profit (loi de l'offre et de la demande, aboutissant à la dictature financière et capitaliste); 2° pour le socialisme : la somme des richesses matérielles; 3° pour le communisme : l'instrument de l'enrichissement de la communauté qui peut se servir de tous ses membres comme elle l'entend; 4° pour l'impérialisme nationaliste : un moyen d'enrichir les nations; 5° pour le christianisme : la collaboration à l'œuvre divine de la création au parachèvement du plan divin.

Il est une conception chrétienne du travail. Tout homme doit être par son travail le collaborateur de Dieu, travailleur par excellence car il est le créateur. Il a

voulu pour son œuvre la collaboration de sa créature libre. Le créateur a voulu que son travail fut achevé par l'homme. Avant le péché originel, il lui a donné la loi du travail. « Allez et multipliez-vous, mettez au monde d'autres hommes faits à mon image, allez et remplissez la Terre. Soumettez-la pour tous vos besoins. » Le travail n'a donc pas pour but le plus grand enrichissement, mais son but immédiat est la satisfaction de tous les besoins humains adaptés à chaque époque et à chaque milieu, afin de permettre à tous les hommes la réalisation de la volonté divine sur chacun d'eux.

LÉGISLATION DU TRAVAIL.

Elle a commencé à se réaliser au commencement du XIX^e siècle. Elle s'est développée à l'initiative de l'Association internationale créée à cet effet et depuis la guerre à celle de l'Organisation internationale du Travail. Elle couvre les domaines suivants : Liberté du travail: coalition, grève, boycott. Recherche du travail: bureaux de placement, Bourse du travail. Contrat du travail: louage de travail, livret, salaire. Marchandages: tâcherons. Règlement d'atelier. Durée de la journée de travail : adultes, femmes, enfants. Travail de nuit et travail souterrain. Repos hebdomadaire et des jours fériés. Hygiène et sécurité du travail. Inspection du travail. Conditions du travail dans les marchés des travaux publics. Chômage, représentation paritaire du travail.

LE MACHINISME ET LES OUVRIERS.

La force créatrice est aujourd'hui uniquement l'œuvre de la machine et de son inventeur. L'ouvrier est réduit à se faire esclave de la roue et de la poulie. Perdant toute spiritualité créatrice, son activité se réduit à la répétition du cycle des mêmes gestes, des mêmes mouvements, son activité spirituelle s'est obscurcie en routine, dégradée en mécanisme. L'ouvrier a été expulsé du royaume de l'esprit et relégué dans le muet royaume

de la matière. Oh ne doit donc pas s'étonner s'il a envers l'usine le même état d'esprit qu'avait le galérien envers le navire auquel il était enchaîné; il est plus heureux que l'antique galérien en ce sens que, si le galérien ne pouvait jamais s'éloigner du banc où il était attaché, lui, le galérien moderne est rendu à la liberté chaque jour durant quelques heures pour pouvoir dans ce moment de loisir se nourrir, se reproduire et chercher dans des plaisirs vulgaires et bas le stupéfiant nécessaire à oublier l'insupportable monotonie de sa vie quotidienne, sauf à se laisser, dès l'aube du lendemain, tirer docilement par la puissante et invisible chaîne du besoin qui le ramène de la maison à l'usine. (A. Tilgher)

Classe ouvrière. Proletariat. — Karl Marx a lancé son appel prolétarien. Il a organisé ainsi la lutte des classes, latente jusque-là. Le marxisme a trouvé sa réalisation en Russie.

((Pourquoi déteste-t-on et hait-on le marxisme ? dit Anseele. Parce qu'il a imprimé dans l'âme prolétarienne deux devises indélébiles : Travailleurs de tous les pays, unissez-vous. Votre émancipation sera votre propre œuvre. Le socialisme unit les travailleurs. Le corporatisme les divise. L'histoire de Gand nous montre que notre ville a connu les méfaits de ces régimes. Nous avons connu le lundi sanglant où les tisserands et les foulons se massacraient entre eux au nom des droits de leurs corporations. Le corporatisme dit au travailleur: « Je vous lie à votre industrie ». Le socialisme leur dit : « Je vous lie à votre classe ». Qui veut l'unité des travailleurs et l'unité des peuples est avec nous, contre le corporatisme et le fascisme. »

Un jour viendra où il sera dit aux ouvriers et à tous : « Je vous lie à l'Humanité qui s'élargit et au Monde qui s'édifie. »

LE SYNDICALISME.

Première phase. — a) Les syndicats sont faibles et disposent de peu de ressources. Ils entreprennent souvent

des grèves d'agression ou de défense sans préparation et sans moyen financier de lutte, b) Appel aux souscriptions des autres organisations ouvrières ou à des emprunts à celles-ci.

Deuxième phase. — L'organisation se développe. Instinct de lutte contre le patronat. Elle se perfectionne, a) L'organisation s'unit par région, puis par pays, puis internationalement. A la concentration capitaliste, on oppose la concentration syndicale, b) De simple organe de lutte pour de meilleures conditions de travail, le syndicat devient organe d'assurance contre le chômage. Chacun de ces organes: défense des salaires, maladie, accident, chômage, a ses ressources propres.

Troisième phase. — Les ressources des syndicats abondent. Il faut placer ces fonds en toute garantie et en produisant le maximum. On crée les banques ouvrières. La plus ancienne date de 1920. Cleveand: syndicat des machines de locomotion. En Belgique, la Banque du Travail, prise dans la crise, est obligée de recourir à l'intervention du gouvernement. Les syndicats y perdent de leur indépendance.

Quatrième phase. — Les syndicats sont absorbés par l'Etat en Russie, en Italie et en Allemagne.

LA JUSTICE SOCIALE.

La formule d'une juste organisation c'est: participation au produit, calculée sur la participation à la production, sous la réserve de la question de « minimum » et de la question d'invalidité.

Mais la société actuelle vit sous un régime hybride, en théorie le régime d'association, en pratique celui de la déprédation.

Que*de grands cyniques ostensiblement ne font rien, ne produisent rien, mais vont cherchant, quêtant, flairant les coups à tenter, les pièges à tendre et mènent au grand jour leur vie de proie : politiciens tarés, financiers louches, banqueroutiers frauduleux, agioteurs, agents de chantage, etc. Et la masse moins forte et moins hardie,

certes, et par conséquent hypocrite et sournoise, démoralisée quotidiennement par l'exemple des grands prédateurs, est elle-même aussi toujours à Yaffût de quelque prédation possible. Les milliards de menues fraudes quotidiennes font autant pour ruiner le pacte social que les vastes escroqueries internationales des larrons de haut vol. Equité et iniquité, c'est entre ces deux pôles qu'oscillent toute cité humaine.

Malgré les antagonismes, l'association humaine s'ébauche, se fonde. Une convergence se construit avec des divergences, et une sympathie avec des antipathies. (Izoulet.)

LES CLASSES SOCIALES, LA BOURGEOISIE- LES CLASSES MOYENNES.

Toute société nous présente le spectacle de classes sociales généralement en lutte les unes contre les autres. En Occident, il y eut la noblesse, la bourgeoisie (grande, moyenne et petite), le prolétariat (ouvriers qualifiés et bas peuple); il y a aussi les prêtres, les paysans, les militaires et aujourd'hui les fonctionnaires.

La bourgeoisie s'est constituée à travers des centaines d'années. Sa croissance s'est affirmée dans les luttes communales, dans la guerre des Bourguignons et des Armagnacs; dans les guerres de religion en France; dans les deux révolutions de 1640 et 1648 en Angleterre; dans les rivalités des cités maritimes en Italie; dans le développement des villes libres en Allemagne.

La bourgeoisie a coexisté avec le régime politique de l'absolutisme et le régime économique de la féodalité, jusqu'au jour où elle a tué l'un et l'autre. Elle avait poussé à leur ombre.

La révolution de 1789 fait tomber l'ancien régime. La bourgeoisie consolide son pouvoir de la période qui va de la révolution française à la guerre mondiale.

La classe moyenne, le petit bourgeois a accumulé l'épargne, ce sur quoi s'est constitué l'outillage national. La classe ouvrière est pourvoyeuse surtout des petits bourgeois, artisans et artistes en tous genres. D'après

une enquête allemande, 15 % des grands industriels et des grands commerçants viendraient du prolétariat. Les fonctionnaires sont ceux qui fournissent le plus d'hommes en vue, Les paysans fournissent surtout des ecclésiastiques et des hommes d'Etat.

Aujourd'hui la haute bourgeoisie est devenue très puissante, la moyenne a vu fondre son capital. Quant à la petite bourgeoisie, son avenir paraît bien compromis par la concurrence entre ses membres, le succès des coopératives et la rationalisation des grands magasins basés sur la concentration commerciale. Elle se réfugie dans la corporation.

Le droit de jadis ne considérait, dans une société humaine, qu'une fraction de l'ensemble, les classes supérieures, noblesse, clergé, bourgeoisie, le groupe des *pos&identes*. L'immense masse des ouvriers, travailleurs du muscle, voire du cerveau, ne ramassait que les miettes de la table juridique. Désormais ces derniers, la Plèbe oubliée et dédaignée d'autrefois, est considérée à l'égal des autres dans l'œuvre législative: celle-ci vise la société entière, elle s'est socialisée; le mot n'existait pas plus que la chose; l'un et l'autre maintenant triomphent. Egalité politique, bien-être matériel et moral. C'est la législation *ouvrière* après la législation bourgeoise. (Ed. Picard.)

SYSTEMES SOCIAUX.

On a eu au début des systèmes juridiques, puis des systèmes économiques, puis des systèmes faisant large place aux masses et au travail et Ton voit tendre maintenant vers un système (système du socialisme) total s'étendant à tous les domaines de la société.

Au sein de la société se poursuit une lutte sociale tendant à une attribution aux uns de droits instaurés aux dépens des autres : propriété des biens existants et partage des produits du travail à effectuer. Chaque victoire d'un camp sur l'autre est marquée par une législation nouvelle.

L'édifice des lois sociales, à travers toutes les fluctua-

tions, a cependant été amélioré depuis la guerre: le parti conservateur au pouvoir obligé de réaliser des réformes de partis de gauche dans l'opposition, quantité de principes nouveaux sont déposés dans ces nouvelles lois et attendent du temps leur développement.

Le monde présente deux sortes de transformations, les unes brusques dans certains pays (Russie, Italie, Allemagne, Espagne) par révolutions, véritables mutations; les autres dans d'autres pays (France, Angleterre, Etats-Unis, Belgique, etc.) lentes, évolutives, bien que d'un rythme accéléré. Dans ce second cas, les phases se succèdent ou se succéderont ainsi. D'abord affirmation que la crise est cyclique, puis mesures exceptionnelles particulières pour parer au plus pressé, ensuite mesures d'ajustement général; à la fin de ce cycle, il devient admis que l'on vise atteindre le régime même et la conception d'un plan d'ensemble commence à prévaloir. Aussitôt l'esprit d'invention produit des formes nouvelles.

Partout est posé le problème d'un nouvel ordre simultanément économique, social et politique. C'est un mouvement en faveur de groupements professionnels économiques (précorporatisme, corporatisme, syndicalisme, industriel).

L'Italie a cherché dans les voies d'un corporatisme d'Etat, la solution du problème. L'Allemagne réalise un corporatisme à base raciste obligatoire et dirigée par un ((Führer », représentant tout puissant du pouvoir central. L'Autriche a révisé son organisation dans le sens d'un Etat autoritaire à base corporative. La Hollande a promulgué une loi dont le but est de donner aux corporations de métier une base juridique. Le Portugal a organisé sa vie économique et sociale dans le cadre corporatif. L'Angleterre a constitué un Conseil Economique National. La France a constitué un Conseil Economique National. La Suisse cherche une économie nationale sur la base ou d'une économie dirigée ou d'un ordre corporatif. Les Etats-Unis: Le National Industrial Recovery Act de Roosevelt a, par ses Codes, créé un nouveau droit syndical organisant les employeurs et les

travailleurs sur la base de l'égalité de droit avec au-dessus l'Etat, gardien et promoteur de l'intérêt général. La Belgique: arrêtés-lois.

Ces groupements nationaux aux particularités les plus diverses sont dirigées vers des ententes sur le terrain international. L'avenir appartiendra à eux ou aux trusts internationaux, car le groupement seul peut résoudre le problème ultime, adaptation de la production à la consommation, moyen de consommer assuré aux masses laborieuses; protection des consommateurs contre l'exaction des monopoles.

CHARITÉ. LES ŒUVRES SOCIALES.

Les œuvres sont myriades, nées de la charité chrétienne, de la fraternité de toutes les religions, de la philanthropie. C'est la bienfaisance, l'assistance, la libre aumône, acte de pure pitié, solidarité ou acte tel, mais doublé de l'espoir d'une récompense dans l'au delà.

Les œuvres sociales constituent tout un monde. Aucune misère humaine qui n'ait retenti dans le cœur d'autres hommes qui, après y avoir compati par une aide individuelle, ont réalisé des associations et des établissements chargés de pourvoir d'une manière générale à la catégorie de besoins semblables. Notre temps est plus charitable qu'aucun autre; jamais le christianisme n'a donné lieu à autant de charité.

A la Révolution française, on a sécularisé la charité. Plus tard, on a été amené à l'organiser (charity organisation), à lui créer des offices d'identification, à diriger l'assisté vers les œuvres les mieux qualifiées pour son état. Dans les pays anglo-saxons est en vigueur le principe de la dîme volontaire aux malheureux par le canal des grandes institutions charitables. Aux Etats-Unis, le Président⁶ Hoover a longtemps voulu abandonner à la charité l'aide aux chômeurs. La masse s'est révoltée contre cette idée. Elle veut des droits et non des aumônes. Sous Napoléon III, la devise de l'empire était: bienfaisance et surveillance. Elle est grandement partagée par les régimes mussolinien et hitlérien: l'Etat ne se

fait pas expression d'un système juridique, mais ayant supprimé la liberté, le syndicalisme, le self government, il se fait le dispensateur arbitraire de la charité publique. Ainsi à Rome anciennement: *Panem et circensés*.

Les problèmes charitables se sont internationalisés sous deux rapports : de grands congrès en étudient les conditions en commun; des gouvernements qui ont fait appel à la S. D. N. pour sauver leurs finances, on a dit qu'ils étaient passés au rang des assistés internationalement. La charité, avec l'aumône faite en son nom, a été longtemps le seul principe modérateur des égoïsmes déchaînés. Il a fallu obvier par le droit à son insuffisance et à son arbitraire.

JUSTICE.

La justice distributive est une incompressible aspiration de l'être humain. Tout jeune, l'enfant en manifeste déjà l'instinct. Mais qu'est-ce que la justice ? Trois conceptions sont en présence: 1° la justice quelle qu'elle soit d'un chef ou d'un père de famille attribuant à chacun selon que bon lui soit et sans avoir à rendre compte ni à s'expliquer, pouvant la justifier, être parfaitement en accord avec la raison ou s'en éloigner (passion, préjugé) ; 2° l'égalité à l'extrémité opposée de l'arbitraire; 3° la proportionnalité aux besoins de la fonction. Une société est d'autant plus parfaite que ses éléments sont plus différents. Les peuplades qui ne connaissent que la chasse et la pêche, végètent sans histoire; que serait notre civilisation s'il n'y avait que des juristes et des médecins, voire des mineurs et des tâcherons / La manière de vivre des uns et des autres se différencie par leurs fonctions. Selon le Thomisme, chacun a droit à tout ce qui lui est nécessaire pour réaliser sa finalité.

Entre Etats la justice distributive prend une signification singulière. Tels Etats possèdent de grands* territoires avec tous les avantages du climat et de la production naturelle, alors que tels autres sont à la portion congrue, sous un ciel froid ou torride, avec pour toute possession

des plaines arides ou des déserts de sable, de rochers ou de glace.

L'idée de l'égalité se fait jour cependant sous ces deux formes. 1° Tout Etat sera tenu juridiquement pour une personne égale à la personne de tous les autres Etats. 2° Des ententes interpatinales interviendront pour fixer des égalités conventionnelles, par exemple dans les armements, notamment dans armements navals. (Convention navale de Washington et de Londres: États-Unis, Angleterre, Japon, France, Italie, sur les dimensions proportionnelles des marines intéressées.)

i

L'ÉVOLUTION. LA REVOLUTION.

Quatre attitudes sont possibles devant un état de choses : statu quo, réforme, renversement ou révolution, création ou nouveauté.

La loi sociale par excellence, prolongement de la loi individuelle et de la loi naturelle, est le changement, non point la stabilité. L'individu, toujours et partout, a dû s'adapter à des modes d'existence divers. Il y a deux voies ouvertes : l'éducation qui peut partiellement corriger l'hérédité et l'ambiance que l'on peut trans former.

A travers l'histoire on voit la trop grande inégalité des conditions sociales poussant ou à la désaffection des masses ou à ouvrir la frontière aux envahisseurs ou à entraîner la plèbe réclamante à ravager elle-même la cité.

La révolution est un changement considérable dans l'organisation d'un peuple.

Les révolutions sont : ou lentes, s'accomplissant par le progrès des idées, des moeurs; ou brusques, s'accomplissant par des actes voulus.

Les révolutions aussi sont : ou pacifiques, n'entraînant ni effusion de sang, ni confiscation, ni atteinte à la liberté; ou violentes, réalisées par des coups de force et «imposant coûte que coûte.

L'histoire de l'humanité est l'histoire des modifications successivement survenues dans l'ordre des^mstitu-

tions. Révolution (mutation) et évolution (transformation) sont les deux processus sociaux fondamentaux.

((Quand les abus du pouvoir deviennent trop criants » les révolutions sont quelquefois un remède nécessaire, on ne peut le nier; il faut même qu'elles soient toujours possibles pour maintenir les gouvernements dans certaines limites par la crainte qu'elles leur inspirent. »

Henri Pirenne (*Histoire de Belgique* VII, p. 303), caractérisant les troubles de 1886 en Belgique, écrit ces lignes : « La comparaison s'impose à l'historien entre le Soulèvement des Iconoclastes en 1568 et les graves événements ouvriers de mars 1886. Des deux côtés même soudaineté, même violence chez les insurgés, même surprise du gouvernement. L'exaspération sociale longuement accumulée se déchaîne tout à coup, comme s'était déchaîné 300 ans plus tôt le fanatisme religieux. »

André Gide a présenté cette formule : « Je n'aime pas le désordre mais ceux-là m'exaspèrent qui crient : « Ne bougez pas », alors que la plupart rie sont pas en place. » De jeunes catholiques de Belgique, qui ont proclamé « que le grand mérite de la jeunesse d'aujourd'hui est de nourrir l'ambition d'élever sur la décomposition du paganisme contemporain un monde meilleur parce que plus chrétiennement organisé ». Cette jeunesse s'avance contre le capitalisme y *Encyclique Quadragesimo Anno* en mains. « Il est trop facile, s'écrie-t-elle, de souhaiter la permanence d'un Etat qui tolère les pires iniquités sous le prétexte que l'on sait ce que l'on a et qu'on n'est pas sûr du devenir. »

Il faut un plan préliminaire pour détruire. C'est le plan révolutionnaire. Une révolution ne s'improvise pas. Les révolutions avec plan ont réussi : Russie, Italie, Hitler. La Commune de Paris (18 mars 1871) a échoué. Il manqua une bonne organisation de la résistance révolutionnaire. Si l'enthousiasme, la vaillance, l'héroïsme sont des facteurs essentiels d'une révolution, son organisation, la technique militaire, la capacité des chefs sont tout aussi/nécessaires à la victoire.

Les mouvements sociaux contemporains sont totalitaires — à la fois sociaux, économiques, politiques, intel-

lectuels, moraux, religieux. Ils sont dans l'espace, nationaux ou internationaux, dans le temps, jeunes générations contre anciennes.

La révolution est aussi à envisager sous l'angle international.

Si ne devaient pas réussir les procédés pacifiques mis en œuvre en ce moment par les pacifistes du monde, pour arriver à la paix organisée, alors probablement faudra-t-il tenter d'en imposer par la force. D'où ce paradoxe : la paix par la violence. Mais celle-ci non plus exercée entre peuples, mais par les peuples contre les minorités profitant partout du régime néfaste et périmé de la guerre ou de son équivalent, la paix armée. Mourir pour mourir, il est préférable de donner sa vie pour reconquérir la liberté que de la perdre pour une boucherie.

A. C. Ayguesparse a dit : « La guerre civile est la seule guerre propice au prolétariat, parce qu'elle est un moindre mal. La puissance des forces destructives de la guerre impérialiste expose en face des épisodes de la guerre civile. L'extermination massive n'est d'aucun secours contre le processus de décomposition révolutionnaire qui envahit les armées dans les tranchées, les équipes d'ouvriers militarisés, les villes où bourgeois et prolétaires vivent côte à côte. Ni la stratégie militaire, quand c'est de combat de rue qu'il s'agit. Ainsi la seule sauvegarde du prolétariat tient toute dans la nécessité révolutionnaire de transformer la guerre impérialiste en guerre civile. C'est le point où l'exemple de Lénine rejoint la pensée de Marx. Celui de Liebknecht aussi. »

La révolution est tantôt un coup de force d'une minprité, de quelques-uns, voire d'un seul; tantôt elle est l'explosion d'une protestation, d'une indignation, d'une colère populaire. Il y a toute une gamme, allant du simple mécontentement à la démonstration séditeuse ou armée. Albert Thierry (*Réflexions sur l'Education*) a défini ainsi les trois conceptions de la Révolution) :

1° *La révolution: émeute.* ■ — Une émeute politique, moins que rien : un tumulte d'un jour, grandiose et criard, glorieux, superficiel et qui le lendemain laissera

la même vie (ou pire) recommencer avec les mêmes hommes (ou pires).

2° *La révolution: théorie.* — Une théorie sociale, pas grand chose; une doctrine et un dogme syndicaliste si l'on veut. Et les révolutionnaires tous ceux qui achèteront cette petite société de poche.

3° *La révolution: organisation.* —< Une invention plus étonnante que la machine à vapeur; une organisation technique intellectuelle, morale du travail sur la terre; commencée aujourd'hui dans l'école, dans l'atelier, dans le syndicat, dans la collaboration constante des travailleurs.

e